

922109/12/1 Paris, 8 X^{bre} 87

Mon cher ami,

Votre dépêche m'est venue, etou du laboratoire.
Elle n'a aucune raison d'être.

Permettez-moi de vous faire remarquer qu'il m'eût
été plus agréable de voir qu'il ~~vous m'aurait~~ ne
vous coûtait pas trop de me consacrer quelques minutes
et que vos idées fussent de réponse par quelques lignes
au nombre de lignes que je ne vous ai jamais mes
chambres.

Si d'un autre côté, vous aviez eu qu'il était habile
de vous réfugier derrière le vague d'un télégramme,
je répondrais que c'est peine perdue.

Je vous avais prié de répondre à une question nette,
précise qui demandait (reliez ma lettre) un oui ou
un non. Et je vous avais demandé une réponse aussi
prompte que possible — j'y attends, et valait depuis
beaucoup longtemps — j'avais pour cela des raisons que
j'ai développées dans votre dame dans une lettre qu'elle
aurait pu sans inconvénient vous communiquer:
M. Copinard est ^{samedi dernier} venu me voir au Muséum pour
me prier de lui donner quelques articles sur des sujets
déterminés. Je n'ai pas voulu m'engager car
j'attendais votre réponse et je désirais toujours
et quand même que les Muséistes bénéficient
de ce que je pourrais ébaucher ayant
quelque valeur. Ne voyant rien venir, je me suis
d'ailleurs engagé avec Copinard. Votre réponse, si
réponse il y a, arriverait donc trop tard.

Mais il n'y a pas réponse car je ne puis
considérer comme telle votre dépêche. C'est
une fin de non recevoir qui n'est ni franche,
ni catégorique.

Si vous voulez bien vous donner la peine de
relire une lettre dont j'ai la copie sous le yeux
~~et~~ si comparez avec le texte de votre télégr.
que je transcris ici :

(Les Matériaux s'imprimeront ici, mais serai fixé sur
autres questions seulement fin semaine - Castaillhac.)

D'abord, je ne vous ai pas posé des questions mais bien
une question. Ensuite peu m'importe que le mot
s'imprime ~~ait~~ : Lyon, Bourlone ou Pampelune.

Il n'y a là qu'une question péjorative sur laquelle
je m'étais permis de vous donner mon avis mais
à laquelle il est de toute évidence que je n'ai eu
rien à voir.

La question que je vous posais — je ne craignais pas
de la répéter et de la réécrire — était celle-ci :

« Avez-vous repris (remarquez que je ne dis pas : reprenez vous)
oui, ou non, personnellement, c. i. d. vous seul, la
direction de Matériaux ». Votre réponse ne venant
pas, j'étais fixé. Votre dépêche d'aujourd'hui,
jeudi, tout habile et toute locanique qu'elle
soit, confirme simplement mes suppositions.

C'est bien : je me retire ; je compte sur votre...
bonne appréciation pour n'avoir pas à vous demander
la radiation de mon nom de votre concertina.

De plus, il va sans dire que tous les projets et
en quelque sorte les promesses que je vous avais faites
à Bourlone sont retirés et qu'enfin, qu'on

qu'il arrive dans la suite (cette suite ne sera pas longue
ou si longue non brillante), vous ne pourriez plus
faire aucun fond sur ma collaboration, quelque
minime qu'elle puisse être.

Voilà qui est dit.

Je vous remercie qu'il n'y a là qu'une question extrême
à votre personne et que malgré la peine que me cause
le spectacle de votre acharnement à vous démolir vous-
même, peut-être à cause de cela, je suis toujours
sur le même terrain

Votre ami,

A. Drouot

P.S. Merci de vos notes et de votre brochure Ragazzoni
sur lequel je suis d'accord maintenant : je n'ai rien.
Il paraît que Petrucci vous a envoyé le livre Hardy. Je
ne suis trop content. Je comptais vos envoyer un exempl.
car l'éditeur m'en a donné un cert. nombre. Il
Hardy vous offrirai probabl' un exempl. celui que
vous m'avez demandé

L'éditeur m'en a donné de bons exemplars
et je crois avoir trouvé le sien le joint, au moins
l'intention d'investigation.